

Guy STANLEY

MEURTRE À TÔKYÔ

Roman policier traduit de l'anglais
par Gilles Berton



Éditions Picquier

Prologue

A son embouchure, le fleuve Tama s'élargit en un delta peu profond dont les flots langoureux vont se perdre dans la baie de Tôkyô. A la fin de l'été 1982, avant l'apport des pluies diluviennes de septembre, le niveau du fleuve était au plus bas. L'eau, abondamment pompée par les fermes bordant ses rives, évaporée sous l'effet de la canicule, recouvrait à peine le lit du fleuve, qui formait une frontière naturelle entre les banlieues sud de la capitale et les usines de Kawasaki City. Par endroits, les bras s'étaient même divisés en maigres ruisseaux qui serpentaient parmi les monticules couverts de gazon et de mauvaises herbes. Des carpes empoisonnées dérivait sur le flanc et l'eau était si peu profonde que les mouettes sautillaient sur le fond boueux pour les saisir d'un coup de bec.

Mais, en ce matin d'août, le faible courant ne berçait pas seulement des cadavres de poissons. Un pêcheur, parti à la recherche d'un coin propice près du pont Futako-Tamagawa, découvrit le corps d'un homme flottant sur le ventre. Des bulles de lessive adhéraient à ce qui avait été un impeccable costume gris.

Chapitre 1

— Qui est-ce ? demanda Araki en feuilletant une mince liasse de photographies.

— Personne, heureusement, fit l'inspecteur. Quand on a su qu'on avait repêché un cadavre du côté du Tamagawa, on a pensé que c'était encore un gosse. Ç'aurait été le sixième cette année. Le patron s'arrachait les cheveux en attendant l'ambulance. Et puis non, c'est un voyou du nom de Tanimoto. Il a, ou plutôt avait, un casier long d'un kilomètre.

Le policier s'épongea le front avec un mouchoir en papier roulé en boule. Il était soulagé à la pensée que le deuxième meurtre de l'année survenu dans la circonscription d'Ota n'allait pas exiger de ses hommes une trop grosse dépense d'énergie durant les dernières semaines de chaleur écrasante de l'été japonais. Il était même doublement satisfait, car cela signifiait que la vague de crimes perpétrés depuis le début de l'année, crimes dont l'un avait été commis par un policier, et dont les victimes étaient toutes de jeunes fugueuses, n'avait pas atteint son district.

Comme souvent le vendredi après-midi, Araki se trouvait au commissariat de Meguro, qui comprenait quelques cellules et une morgue. Le magazine pour lequel il travaillait, imprimé la veille, était exposé depuis le matin dans les kiosques, avec ses gros titres relatant le cambriolage et le viol d'une actrice célèbre. Sur la une figurait une photo

noir et blanc de la victime, à peine vêtue d'un string provocant. Araki trouvait que c'était un bon numéro. D'après ses estimations, il devrait s'en vendre dans les cent mille exemplaires.

Le journaliste avait fait la connaissance de l'inspecteur Nishii une dizaine d'années auparavant, alors qu'Araki, qui faisait ses débuts dans le plus grand quotidien du Japon, avait été chargé de couvrir les réunions d'information hebdomadaires organisées par la police à son quartier général. C'est au cours des conversations plus informelles qui suivaient ces réunions que les deux hommes s'étaient découvert un certain nombre de points communs. Qu'ils soient nés tous deux dans le même village de pêcheurs de la préfecture de Shimane n'était pas, à leurs yeux, le moins important. Ils prirent ainsi l'habitude, chaque semaine, de passer un moment à bavarder dans leur dialecte régional, et, une fois par mois, de se retrouver dans un boui-boui de Shimbashi qui servait des grillades de fruits de mer et de succulents gâteaux de riz. C'est dans ce bar, parmi les flots de saké avec lesquels les deux hommes se saoulaient sans retenue, qu'Araki recueillait un certain nombre d'informations exclusives. C'est ce qui expliquait que le reporter arrivait en général bien avant ses collègues sur les lieux d'un crime, ou connaissait avant eux l'identité du principal suspect. Aussi, grâce à ses informations exclusives, son journal avait toujours une longueur d'avance sur la concurrence. Ses relations avec Nishii devaient revêtir une importance accrue lorsque, quatre ans auparavant, il avait été contraint de quitter son quotidien. Depuis, il couvrait les faits divers pour le compte du *Tôkyô Weekly*, hebdomadaire populaire qui s'employait à satisfaire l'appétit insatiable des Japonais pour les sujets futiles, tout en tentant de faire sa place parmi cent cinquante autres titres allant du bulletin ésotérique pour intellectuels au journal

sportif en passant par les revues pour pervers. Occupant dans cet éventail une place intermédiaire, le *Tôkyô Weekly* visait principalement deux sortes de public : les ménagères qui s'ennuyaient à la maison et les quelque trois millions de salariés de vingt-cinq à cinquante ans que comprenait la conurbation de Tôkyô-Kawasaki-Yokohama.

Le *Tôkyô Weekly* était un journal bas de gamme. Dans son dernier numéro, comme chaque semaine depuis quinze ans, il proposait un mélange de chroniques criminelles, souvent à connotation sexuelle, d'articles sur les plus récents scandales éclaboussant des acteurs, des politiciens ou des chanteurs, ainsi qu'un résumé des nouvelles économiques et politiques de la semaine, assez bref pour ne pas épuiser inutilement les facultés intellectuelles du lecteur. Le travail d'Araki consistait à dénicher des histoires susceptibles d'être exploitées, ou à suivre les diverses affaires en cours agrémentées des indispensables ingrédients que constituent le sexe, la violence et le parfum de scandale. Il en tirait un article de trois pages qui, même s'il ne déformait pas la réalité, ne s'embarrassait pas outre mesure des scrupules qui auraient pu faire chuter les ventes. Il voyait son travail comme un chewing-gum mental et prenait plaisir à le faire. Ou, en tout cas, il en donnait l'impression.

— Comment est-il mort ? s'enquit Araki en doutant que son ami lui fournirait ce jour-là matière à un article.

Nishii avala une gorgée de thé si amer qu'il fit la grimace.

— J'aimerais bien qu'ils nous fournissent du thé frais de temps en temps, fit-il. J'ai l'impression d'avoir puisé ma tasse dans les égouts impériaux. Ils n'ont pas encore terminé leurs examens, mais il a la nuque enfoncée. Ça pourrait être une batte de base-ball.

— Une batte !

Araki manifesta aussitôt de l'intérêt. N'importe quel meurtre faisait vendre, mais si en plus la victime avait été battue à mort, cela voulait probablement dire que c'était un règlement de comptes du milieu. Et ça, c'était encore meilleur pour les ventes.

— Puis-je le voir ? demanda Araki avec un intérêt croissant.

— Bien sûr. J'allais te le proposer. Il y a déjà deux de tes collègues en bas. Ils ont vu l'atroupement au pont Tamagawa et ont suivi l'ambulance.

Nishii le précéda jusqu'au deuxième sous-sol du vieux bâtiment, dont le labyrinthe de pièces et de cellules avait abrité une unité de la police secrète jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale. La partie du sous-sol réservée à la morgue était vraiment sinistre.

Les deux visiteurs déjà présents conversaient avec un médecin de la police, le visage dissimulé par un masque chirurgical, et vêtu d'un tablier vert en caoutchouc par-dessus sa blouse blanche. Au centre de la pièce était installée une table à tréteaux sur laquelle reposait, sous un drap, le corps de la victime. Les deux journalistes ne prêtèrent aucune attention à l'arrivée d'Araki et de l'inspecteur, bien que, en se refermant, la porte métallique ait résonné comme un coup de gong dans un temple.

— Tiens, Suzuki ! fit Araki. Tu ne t'occupes pourtant pas de ce genre d'affaire, d'habitude.

Le plus mince des deux hommes leva un regard surpris, puis hocha la tête en reconnaissant le nouveau venu.

— Araki-san, comment vas-tu ? J'aurais parié qu'on te trouverait dans les parages. Mon ami Koike ici présent disait justement que c'est dans cette morgue que le redoutable limier Araki trouve son inspiration.

Le second journaliste rougit d'embarras et sourit en fixant le sol.

— Mais tu as raison, reprit Suzuki. Nous sommes là par curiosité, pas par intérêt professionnel. Et je ne pense pas que tu aies grand-chose à en tirer non plus. Ce n'est pas une fugueuse, cette fois-ci. Je ne sais même pas si nous allons en faire un papier.

En effet, ce serait étonnant, songea Araki tandis que le médecin s'apprêtait à découvrir le corps. Suzuki travaillait pour le *Shukan Kankyo*, auquel Araki accordait la note 9 sur son échelle de qualité qui en comptait dix. Suzuki avait acquis la célébrité trois ans à peine après sa sortie de l'université Waseda, alors qu'il travaillait sous la direction de Kenji Okawa, célèbre investigateur qui avait fait éclater le scandale Lockheed.

Suzuki et Okawa avaient démontré que le Premier ministre de l'époque était directement impliqué dans l'affaire de pots-de-vin et de dessous-de-table que le constructeur aéronautique américain avait distribués par l'intermédiaire d'une grosse firme japonaise, relayée par une bande d'affairistes, d'obscurs politiciens et de vrais escrocs. Le Premier ministre et son ministre des Transports avaient été contraints de démissionner, avant d'être traduits devant les tribunaux. Le tollé général qui s'ensuivit détourna l'attention du pays d'une affaire sensationnelle sur laquelle Araki travaillait depuis des semaines, et qui malheureusement fut publiée au moment précis où les révélations de Suzuki mettaient le gouvernement à genoux. Aussi, l'article d'Araki dénonçant la corruption et les trucages de matches dans le base-ball professionnel était-il passé inaperçu.

Le médecin replia le drap blanc jusqu'à la limite des poils pubiens, révélant le torse nu d'Akira Tanimoto. On avait soigneusement nettoyé le corps et recouvert de gaze la blessure à la nuque. Les cinq hommes contemplèrent le cadavre en silence, comme s'ils s'attendaient à le voir

se relever pour les saluer. Suzuki fit la moue et chuchota quelques mots à l'oreille de son ami. Le médecin, contrarié par l'irruption de tout ce monde, saisit un bol et se mit à touiller l'épais liquide pourpre qu'il contenait. Araki se pencha pour mieux examiner le corps, l'estomac légèrement retourné. Mais ce n'est pas à cause de cette nausée que le reporter cessa brusquement de prendre des notes pour concentrer son attention sur le visage du mort. Ce qu'il avait vu lorsqu'il couvrait les accidents de la route l'avait blindé dans ce domaine. Comme tout bon journaliste, Araki s'était efforcé, durant ses dix années de carrière, de cultiver sa capacité à tout mémoriser dans les moindres détails, et à transmettre tout nouveau nom ou visage à une banque de données capable, du moins l'espérait-il toujours, de les restituer à la moindre sollicitation. Au Japon, où la taille, la couleur des cheveux et le teint de la peau varient peu d'un individu à l'autre, c'était un exercice particulièrement ardu. Si Tanimoto était mort noyé, il aurait eu le visage bouffi et décoloré, et s'il avait été attaqué par-devant au lieu d'être frappé à la nuque, Araki n'aurait probablement pas remarqué la forme particulière des sourcils qui, figés en accent circonflexe, conféraient au visage une expression d'intense surprise. La moustache soigneusement taillée, si fine et si rectiligne qu'on aurait pu la croire tracée avec un pinceau de calligraphe, éveillait elle aussi un lointain écho dans la mémoire du journaliste. Il avait déjà vu cet homme.

— Déjà vu ce type ? fit Nishii à la seule adresse d'Araki.

— Je ne pense pas avoir eu ce plaisir, mentit le journaliste. A-t-on trouvé quelque chose sur lui ? Un indice quelconque ?

— Juste un abonnement de métro et une pochette d'allumettes. Nous avons retrouvé dans nos archives une fiche portant le même nom que celui figurant sur la carte

d'abonnement. S'il s'agit du même Akira Tanimoto, on pourra verser son dossier aux affaires classées. Son casier mentionne des inculpations pour trafic de drogue, voies de fait, recouvrement de créances assorties de violences, sans compter tout ce qui nous a échappé. Bien sûr, on aimerait bien savoir qui l'a refroidi, mais on ne peut pas dire que sa mort nous chagrine.

Araki ressentit une certaine irritation devant le cynisme de son ami, mais, ne voulant pas lui avouer, sans en être auparavant tout à fait sûr, qu'il connaissait la victime, il préféra se replonger dans ses pensées.

Suzuki, lequel cherchait depuis un moment à prendre congé sans paraître impoli, profita du silence d'Araki pour remercier de leur sollicitude l'inspecteur Nishii et le médecin. Il annonça qu'il était déjà grandement en retard, puis, s'inclinant devant Nishii, mais n'adressant à Araki qu'un simple hochement de tête, il se dirigea vers la porte, suivi de Koike. Araki répondit au salut par un grognement : le regard fixé sur le visage du cadavre, il s'efforçait en vain de faire coïncider ses traits livides avec ceux d'un homme bien vivant qui l'aurait suffisamment marqué pour qu'il s'en souvienne. Araki était convaincu d'avoir croisé, même brièvement, la victime. Mais où ?

La chemise bleue du policier était trempée de sueur. Remontant du sous-sol avec Araki, il sentit des gouttelettes froides tomber de ses aisselles. Il invita le journaliste à s'asseoir à son bureau, installé à côté d'une longue table étroite autour de laquelle travaillaient une douzaine de personnes des deux sexes.

— Un seul coup, assené par-derrière avec un objet contondant, probablement en bois, a suffi à le tuer, résuma Nishii avec une nuance d'admiration dans la voix. Il n'a rien dû sentir.

Il sortit d'un tiroir une enveloppe de papier kraft et en tira avec précaution la pochette d'allumettes encore humide, puis l'abonnement de métro dans son porte-cartes.

— Ni argent, ni portefeuille, ni cigarettes, ni clés. Pas même un mouchoir. On peut dire qu'ils ne lui ont pas laissé grand-chose.

Du bout des doigts, Araki saisit la carte de métro et la pochette d'allumettes.

— Alors pourquoi lui avoir laissé ça ?

— Sa veste avait deux poches intérieures. Nous avons trouvé ça dans la plus petite, à hauteur de la ceinture, celle où l'on met les cigarettes et le briquet. Ils n'ont pas dû y penser.

L'inspecteur allait poursuivre ses explications, mais un jeune policier, assis à la table, lui fit signe en agitant un combiné de téléphone.

— Le quartier général, inspecteur.

— Bien, je vais les prendre à côté, fit Nishii en se levant. Tu peux jeter un coup d'œil, ajouta-t-il à l'adresse d'Araki en montrant les pièces à conviction. Fais attention en les manipulant. Il n'y a pas d'empreintes, mais ce sont les seuls éléments que nous ayons.

Le porte-cartes était d'un modèle standard : une pochette en plastique de la taille d'une carte de visite, avec une petite bordure en skaï. On l'ouvrait en pressant les deux extrémités entre pouce et index, et c'est cette relative étanchéité qui avait empêché son contenu d'être détremé. En examinant la carte d'abonnement, dont les lettres étaient quelque peu brouillées par la buée formée sous le plastique, Araki constata qu'elle autorisait son titulaire à voyager sur la ligne Marunouchi, entre Akasaka-mitsuke et Ikebukuro. Comme le nom inscrit était partiellement dissimulé par la bordure en skaï, Araki entrouvrit la pochette en la pressant de sa main gauche, tandis qu'il retirait délicatement la

carte de sa main droite. L'employé qui avait établi l'abonnement avait tracé, gauchement mais lisiblement, les *kanji*¹ correspondant à Akira Tanimoto. Pas plus que son visage, la combinaison des trois caractères chinois utilisés pour transcrire le nom de la victime ne rappela rien de précis au journaliste.

Tout en faisant redéfiler mentalement le passé récent à la recherche d'un visage aux sourcils étonnés et à la fine moustache, Araki tournait et retournait le porte-cartes entre ses doigts. Au début de son mariage, il avait pris l'habitude de dissimuler, dans un porte-cartes semblable, de minuscules bouts de papier sur lesquels il notait les numéros de téléphone des femmes qu'il désirait revoir. Une fois qu'il avait appris par cœur les numéros, il détruisait ces pièces à conviction avant qu'elles ne se retournent contre lui. C'est pourquoi, poussé par une impulsion subite, il glissa un index dans la pochette plastique. Il ne sentit pas tout de suite la légère résistance sous son doigt, mais bientôt il avait extrait une mince bande de papier cachée sous la bordure de *skai*.

Araki jeta un coup d'œil furtif vers la longue table, persuadé qu'on avait remarqué son petit manège. Mais personne n'avait rien vu. La moitié des employés étaient au téléphone, les autres étaient plongés dans leurs papiers. L'inspecteur Nishii tournait le dos à Araki, le combiné à l'oreille, agitant l'index pour appuyer ses propos. Araki leva ostensiblement le porte-cartes à la lumière, fit mine de l'examiner une nouvelle fois, puis le reposa sur le bureau. On ne lui prêtait toujours aucune attention. Il saisit la pochette d'allumettes laissée par Akira Tanimoto.

1. Idéogramme chinois utilisés dans l'écriture japonaise. En dehors des *kanji*, le japonais utilise deux écritures alphabétiques : le *katakana* et le *hiragana*.

Tenant le carton rougeâtre et humide de la pochette dans sa main gauche, il entreprit, de sa main droite qui tenait toujours le mystérieux papier, d'extraire son paquet de Hi-lites de sa poche de chemise. Il sortit le paquet de cigarettes, chiffonné et presque vide, et, par une habile manipulation, glissa le papier à sa place. Il jeta un coup d'œil à son ami Nishii, vaguement honteux d'abuser ainsi de sa confiance, presque de la trahir, mais se justifiant en se promettant, au cas où le papier contiendrait des informations permettant d'identifier le ou les assassins, d'en informer aussitôt Nishii, même au prix d'une dispute.

La pochette, à moitié utilisée, provenait d'un bar ou d'un restaurant. Elle était d'un mauve délavé et portait en diagonale l'inscription *Camélia* en *katakana*. Araki recopia le numéro de téléphone, encore lisible, sur son propre paquet de cigarettes, déduisant d'après les trois premiers chiffres que c'était un numéro du centre de Tôkyô.

— Du feu, monsieur ?

Araki sursauta.

L'un des policiers lui tendait un briquet qui s'alluma à la deuxième friction.

— Pardon ? Euh, oui, volontiers. Je vous remercie.

Araki, qui avait examiné la pochette d'allumettes avec sa cigarette intacte à la bouche, avait été surpris par l'empressement du policier. Tandis que l'inspecteur Nishii revenait vers lui, il aspira une longue bouffée en marmonnant des excuses.

— Désolé de t'avoir fait attendre, fit Nishii en s'asseyant. Nous avons toujours des tas de choses à régler en fin de mois.

— Mais je t'en prie. C'est moi qui te fais perdre ton temps. Je vais m'en aller.

— Mais non, ce n'est pas pour toi que je dis ça. Reste encore un moment. Alors, as-tu découvert quelque chose d'intéressant ?

— Non, rien, rétorqua Araki d'un air innocent. La seule chose sûre, c'est qu'il y a eu meurtre. A part ça... Enfin, on en saura plus quand tu auras arrêté les coupables. Je t'appellerai dans deux ou trois jours pour savoir où vous en êtes. Avec un peu de chance, vous allez découvrir que Tanimoto tournait des films pornos pour les vendre à des clubs de politiciens, et que l'un d'entre eux l'a assassiné parce qu'il voulait le faire chanter.

— Ne me parle plus de politiciens, fit Nishii en levant les mains. Si tu savais ce qu'on doit faire pour les couvrir ! (Il secoua la tête d'un air désapprobateur.) Enfin, j'espère que vendredi prochain sera plus calme. Et n'oublie pas que nous devons aller manger des crabes dans ce bar de Nihonbashi. On m'a dit qu'ils avaient embauché quelques hôtesse fort appétissantes, arrivées tout droit de Tottori.

Bien que le commissariat fût dépourvu de système moderne d'air conditionné, ses vieux murs de brique protégeaient l'intérieur du bâtiment de la forte humidité estivale. Araki le vérifia une fois de plus lorsque, en sortant, il eut l'impression de percuter une muraille de chaleur suffocante. Il était quatre heures de l'après-midi. Le soleil n'était qu'une vague boule blanchâtre derrière l'écran de smog qui étoufferait la capitale jusqu'à ce qu'un orage ou un typhon lavent le ciel pour quelques jours. Il faisait près de 34°, et le niveau de pollution n'était qu'à deux points du taux d'alerte.

Araki retrouva sa Bluebird 1975 dans le parking du commissariat et, une fois installé au volant, jeta un rapide coup d'œil sur le papier qu'il avait dérobé. C'était une page de bloc-notes jaune couverte de colonnes de chiffres

surmontées de symboles phonétiques. L'ensemble n'avait, à première vue, aucune signification.

En ce vendredi après-midi, l'échangeur n° 7 était congestionné. Les voitures n'avançaient que par à-coups. Derrière leurs vitres hermétiquement closes, les conducteurs forçaient la ventilation en faisant ronfler leurs moteurs lors des arrêts répétés. La Bluebird, elle, n'avait pas l'air conditionné. Araki, prenant son mal en patience, tenta une fois de plus de réveiller ses souvenirs pour retrouver la trace d'Akira Tanimoto. Incapable de retrouver un indice précis, il en arriva même à douter avoir jamais rencontré le noyé du pont Tamagawa.

Au carrefour Meiji-Omote Sando, les boutiques, les restaurants occidentaux et les salles de jeux électroniques étaient envahis de jeunes gens chics, avec une proportion de trois filles pour un garçon, qui allaient et venaient sans but dans la lumière déclinante. Ils ne s'éloignaient jamais du centre commercial, comme empêchés par une barrière invisible d'aller troubler la quiétude des étroites ruelles où vivaient les habitants de Harajuku. L'appartement d'Araki était situé dans un immeuble de cinq étages à l'intersection de deux de ces petites rues. Cinq voitures pouvaient se garer sur le parking entre la façade et la chaussée. C'était un immeuble rectangulaire de béton gris, typique de l'immédiat après-guerre. Sa situation centrale en faisait un pied-à-terre idéal pour cadre supérieur, une solution d'attente pour jeune couple en quête d'un appartement, et un logement pratique pour les barmans de Ginza et d'Akazaka. Ainsi que pour les divorcés sans foyer tels qu'Araki.

Il pénétra dans l'entrée dépouillée de l'immeuble, prit son courrier dans la boîte et, renonçant à l'ascenseur, gravit l'escalier jusqu'au troisième étage. Lorsqu'il arriva à son appartement, il était en nage et, de temps à autre,

était pris de frissons. La porte coulissante donnant sur son étroite terrasse était restée fermée toute la journée, et l'air sentait la cigarette froide et la sueur de la nuit. Ses draps chiffonnés jonchaient la pièce au sol couvert de nattes en paille de riz qui faisait à la fois office de chambre et de bureau ; la seconde pièce, légèrement plus grande, comportait une table à l'occidentale encombrée d'assiettes sales. Une minuscule cuisine et une salle de bains complétaient le logement. Araki ouvrit la porte de la terrasse, puis coinça la porte d'entrée avec une chaussure. Le courant d'air paresseux qui en résulta rafraîchit à peine l'atmosphère.

Araki rinça un verre, alla chercher la bouteille de Nikka qu'il avait laissée la veille à côté de son matelas et se servit un whisky, qu'il compléta avec quelques glaçons du réfrigérateur. La première gorgée lui piqua l'œsophage, lui confirmant que l'irritation qu'il avait ressentie dans la gorge tout au long de la journée était bien un symptôme de rhume. Il alluma une cigarette, s'assit à la table et ouvrit son courrier. Le faible courant d'air qui balayait l'appartement se rafraîchit brusquement et le fit frissonner. Il était 6 heures et demie. La première lettre provenait du tribunal chargé des intérêts de son ex-femme. On lui signalait qu'il avait deux mois de retard dans le versement de sa pension alimentaire.

— La salope, marmonna-t-il.

Les deux autres lettres faisaient état des écarts de conduite auxquels se livreraient certaines personnalités et que leurs auteurs, moyennant finance, se proposaient de révéler. Araki les roula en boule et les expédia dans un coin, puis il se concentra sur le papier autrement important qui était en sa possession.

Il y avait dix colonnes de chiffres, chacune précédée d'une lettre phonétique. La plus longue colonne comportait

dix chiffres. Si ces chiffres représentaient des sommes d'argent, songea Araki, il y en avait au moins pour cinq milliards de yens ! Son esprit ne parvenait pas à imaginer le petit escroc Tanimoto manipulant des sommes capables d'acheter plusieurs fois le *Tôkyô Weekly*. De petits cercles figuraient au bas de quatre des colonnes, comme signalant une action accomplie ou en attente. Rien cependant n'indiquait en quoi consistaient ces actions, ni pourquoi l'homme qui avait tracé ces cercles prenait tant de précautions pour les dissimuler. Tout cela ne voulait rien dire mais, de l'avis d'Araki, c'était mieux que d'avoir découvert une liste de commissions, même s'il était déçu par l'absence d'adresses ou de numéros de téléphone. Il décida de demander, lors de la conférence de rédaction du lendemain, l'autorisation de poursuivre son enquête sur cette affaire, tout en espérant que Kondo, du service des recherches, parviendrait à décoder l'énigmatique liste de chiffres, ou, à tout le moins, l'aiderait à retrouver la trace d'un certain Akira Tanimoto.

Chapitre 2

Discrètement relégué en page 8, l'article du lendemain n'apprit pas grand-chose de plus à Araki :

La police de Tôkyô enquête sur un assassinat survenu dans la circonscription d'Ota, résultat probable d'un règlement de comptes au sein du milieu. Le 28 août à 8 heures, le corps d'Akira Tanimoto, trente-neuf ans, a été en effet découvert par un pêcheur sur la rive nord de la Tama, à hauteur du pont Futako-Tamagawa. La victime semble avoir succombé à un coup violent porté à la nuque. Akira Tanimoto était connu des services de police comme racketteur de petite envergure. Son casier judiciaire signalait des actes de violence et différents autres délits. La police n'a jusqu'ici découvert ni le mobile du crime ni son auteur, mais elle désirerait interroger le conducteur d'une conduite intérieure verte, ou peut-être bleue, qu'un autre pêcheur a vue, aux alentours de 7 heures, s'éloigner du fleuve pour regagner la route à proximité du pont Futako-Tamagawa.

Réveillé tôt par des frissons de fièvre et une légère nausée, et toujours vêtu de son pyjama d'été qui lui descendait jusqu'aux genoux, Araki avait dévalé l'escalier de secours, retiré le *Daily Yomiuri* de la boîte des Tanaka et regagné son appartement. Comme chaque

week-end, il parcourut rapidement le journal, puis descendit le remettre dans la boîte avant que le couple de retraités ne se lève. Mais, lorsqu'il eut regagné son palier, il entendit un hurlement strident qui résonna entre les murs de béton, effrayant deux pigeons qui contemplaient le lever du soleil sur le poteau électrique dont les bras, semblables à ceux d'un cactus, touchaient presque la façade.

— Oh, non ! Ça ne va pas recommencer ! lâcha Araki en se précipitant vers l'appartement voisin.

Yoko était recroquevillée dans un coin, sa chemise de nuit déchirée jusqu'à la taille, son joli visage dissimulé derrière des cheveux en désordre. Un homme d'âge moyen, vêtu d'un pantalon froissé et d'une seule chaussette, tentait en vain d'arracher le sac à main de la jeune fille. Yoko recommença à hurler, mais elle se tut brusquement lorsque son sauveur en pyjama bleu entreprit de maîtriser l'homme qui en voulait à son sac.

— Allons, allons, du calme !

L'intervention d'Araki n'eut tout d'abord aucun effet, et les trois personnages, agrippés les uns aux autres, semblèrent se livrer à quelque danse tribale. Araki dut accentuer sa pression verbale et physique.

— Il y a un policier au coin de la rue, lâcha-t-il en oubliant momentanément ses propres ennuis physiques. S'il s'en mêle, ça va faire un scandale ! Pensez un peu à vos collègues quand ils apprendront ça !

Ce bref avertissement se fraya un chemin à travers l'épaisse gueule de bois de l'homme d'affaires, qui desserra son emprise sur le sac à main. Quand Araki le lâcha, il s'écroula piteusement par terre et enfouit son visage dans ses mains pour tenter de dissimuler sa honte. Yoko se ressaisit et entreprit de reconforter l'amour-propre blessé de son agresseur.

— C'était magnifique, roucoula-t-elle, tu as été si gentil. Ça n'a jamais été aussi agréable.

Sachant que la vérité était bien différente, Araki eut un sourire en coin. Son désir enflammé par le whisky que Yoko lui avait fait ingurgiter, le malheureux avait flanché au moment suprême et il s'était évanoui. Non sans s'être auparavant départi de cinquante mille yens, ce qui avait provoqué ce vacarme matinal : il avait essayé de récupérer son argent, à défaut d'avoir pu prouver sa virilité. Araki regarda l'homme se rhabiller avec une pitié amusée.

Yoko, l'une des cent mille serveuses de bar des « affaires d'eau¹ » de Tôkyô, était spécialisée dans la clientèle des cadres moyens. Elle n'espérait plus obtenir une place dans les clubs rupins de Ginza, avec leurs nuées d'hôtesse qui faisaient tout pour être remarquées par un homme d'affaires fortuné. Ses clients à elle étaient des hommes dont le travail exigeait qu'ils passent, trois ou quatre soirs par semaine, un moment avec des filles. Connaissant à la perfection leurs manies, leurs faiblesses et leur psychologie, elle s'employait, moyennant le tarif convenu plus une commission sur les boissons, à les satisfaire, c'est-à-dire à leur tenir la main pendant des heures, à se laisser pétrir les genoux, à pouffer de rire à chacune de leurs plaisanteries, et à les mener habilement vers l'état de stupeur alcoolique auquel ils succombaient invariablement entre 22 h 30 et 23 heures.

C'est pourquoi tous les soirs, pendant environ une heure, des scènes fascinantes, aussi répétitives que les pièces du festival de Kyoto, se déroulent dans les rues de la capitale. Filles et femmes de tout âge, grandes ou petites, minces ou dodues, vêtues de robes de soirée, enserrées dans des kimonos ou sanglées dans des tenues plus

1. *Mizu shobai* (*water business*), littéralement « affaires d'eau » : on désigne ainsi les bars, restaurants et boîtes de nuit.

suggestives, s'alignent sur le trottoir devant leurs établissements respectifs pour saluer leurs clients qui s'en vont, d'un pas mal assuré, prendre le dernier train de banlieue. D'autres hèlent des taxis pour y fourrer, tant bien que mal, et en s'assurant qu'il n'oublie ni son attaché-case ni son parapluie, le corps hébété et sans réaction d'un honorable employé.

Comme la plupart de ses collègues, Yoko n'était pas à proprement parler une prostituée, mais une ou deux fois par mois elle tombait sur un client qui ne désirait pas simplement boire. Elle l'emmenait alors dans un « hôtel d'amour », où ils passaient une heure ou deux. De temps à autre, comme la veille, elle rencontrait un client régulier, un homme à qui elle faisait suffisamment confiance pour le ramener chez elle, et dont elle savait qu'il lui laisserait plus que les vingt-cinq mille yens habituels. Ces faveurs exceptionnelles comportaient un risque : incapable, comme tout Japonais adultère, de surmonter sa culpabilité sans absorber au préalable une quantité phénoménale d'alcool, l'homme sombrait fréquemment dans le sommeil sans avoir pu satisfaire sa lubricité. Le lendemain matin, submergé de honte et d'amertume, le client frustré demandait à être remboursé. C'est pourquoi, pour la deuxième fois cette année, Araki avait dû intervenir.

A trente et un ans, Yoko se nourrissait avec circonspection pour entretenir sa ligne, et dormait jusqu'à midi pour rester en forme. Deux fois par semaine, elle prenait des cours de danse, puis se rendait au sauna. Elle avait subi deux opérations esthétiques, l'une pour se faire tirer la peau autour des yeux, et l'autre pour affiner la pointe de son nez, qu'elle trouvait trop trapu. Elle possédait toujours la photographie de Natalie Wood qu'elle avait montrée au chirurgien quand il lui avait demandé quelle forme de nez elle désirait.